

ELIZABETH POULIOT

LES SAISONS de Marion

1. Un été au camp



LES ÉDITIONS Z'AILÉES
22, rue Ste-Anne C.P. 6033
Ville-Marie (Québec) J9V 2E9
Téléphone : 819 622-1313
Télécopieur : 819 622-1333
www.zailees.com

DIFFUSION ET DISTRIBUTION : MESSAGERIES ADP
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Téléphone : 450 640-1237
Télécopieur : 450 674-6237
www.messengeries-adp.com
*filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Québecor Média inc.

Infographie : Impression Design Grafik
Illustration de la page couverture : Impression Design Grafik
Texte : Elizabeth Pouliot

Impression : Février 2022
Dépôt légal : 2022
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© Elizabeth Pouliot et Les Éditions Z'ailées, 2022

Tous droits réservés.

Toute reproduction, traduction ou adaptation, en tout ou en partie, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

ISBN : 978-2-924991-93-0

Imprimé au Canada sur papier recyclé. 

Les Éditions Z'ailées remercient la SODEC pour l'aide accordée à leur programme de publication et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

SODEC
Québec 

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

L'autrice remercie le Conseil des arts du Canada de son soutien.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

LES SAISONS de Marion

UN ÉTÉ AU CAMP

TOME 1

Elizabeth POUliot



*À ma mère et mon père,
qui ont su m'insuffler l'amour de la langue française,
de la culture québécoise et des arts.*

« La peur est en grande partie due aux histoires qu'on se raconte, alors j'avais décidé de me raconter autre chose que ce qu'on répète aux femmes. J'étais forte. Courageuse. Rien ne pourrait me vaincre. »
Cheryl Strayed, *Wild*



Chapitre 1

LES PENTES

Tel un coup de fouet, une branche d'arbre feuillue frappe ma vitre et me sort de ma torpeur. Je sursaute en m'agrippant à la portière et jette un œil vers l'avant. La voiture familiale de mon père se faufile à vive allure à travers une forêt dense, mouillée par une forte pluie. Dans notre entourage, tout le monde le sait, il faut avoir le cœur bien accroché pour survivre à un trajet d'auto avec lui. Alexane, elle, est habituée ; ça fait dix ans qu'elle embarque avec nous. Assise à mes côtés, sur la banquette arrière, mon amie regarde par la fenêtre, le sourire aux lèvres. Moi non plus, je ne devrais plus m'étonner des virages secs de mon père, mais j'ai quand même l'estomac en pagaille. Je flatte mon ventre, truc généralement infailible pour calmer mon inconfort. Alexane se retourne :

— Tu as des papillons dans l'estomac, hein ? Normal, Marion, c'est les pentes qui font ça. C'est parce qu'on arrive au camp bientôt, me dit-elle avec bienveillance.

Alexane, c'est un peu la grande sœur que je n'ai jamais eue, à la fois protectrice et détachée, selon son humeur. C'est d'ailleurs elle qui

m'a convaincue, durant l'hiver, de poser ma candidature pour travailler au camp cet été :

— *Come on!* Viens! On va enfin passer un été complet ensemble!

— Je suis pas sûre, Alex... Je connaîtrai personne.

— Moi, je serai là! Et je connais tout le monde, alors...

Je suis ramenée sur terre par les toussotements du moteur de la voiture, qui révèle ses premiers signes de fatigue dans ces pentes pour le moins abruptes. Mon père sillonne la chaussée humide et zigzague habilement entre les arbres verdoyants avec un plaisir évident. Ses yeux fixent la route, mais s'autorisent un petit écart de temps en temps pour m'espionner par le rétroviseur. Mon papa poule.

— Ça va faire changement, Marion, me lance-t-il. Pis tu n'auras pas à endurer tes deux frères, c'est toujours ça de gagné, ajoute-t-il en éclatant de son grand rire, reconnaissable entre tous.

— Ça, c'est vrai, concédé-je avec soulagement.

La voiture sort enfin de ce labyrinthe de collines et débouche sur une clairière. Ça me donne l'impression qu'elle entre subitement au paradis. Mon père ralentit afin que nous admirions le paysage. Derrière nous, au loin, s'étendent les champs agricoles, puis le fleuve. À notre droite apparaît un terrain de tir à l'arc. Les cibles défraîchies ont visiblement souffert d'avoir passé l'hiver dehors. Nous nous engouffrons à nouveau dans l'épaisse forêt, et une pancarte rouge s'élève devant nous. Nous pouvons y lire l'inscription « Camp des Quatre-Collines ».

Je prends une grande inspiration pour tenter de réprimer la nausée qui m'assaille. Tout excitée, Alexane détache sa ceinture et s'assoit sur le bout de son siège.

— Tourne à gauche, François, et *parke-toi* dans le stationnement, juste là, à droite.

Faisant confiance à l'habituée, mon père obtempère. Alexane n'attend pas qu'il ait éteint

le moteur pour descendre de la voiture. Elle ouvre le coffre et attrape son grand sac d'excursion avec assurance. Mon père retire les clés du contact et se tourne vers moi.

— Allez, cocotte, ça va bien se passer. Alexane est là, pis ta mère pis moi, on est juste à une heure de route. Et tu pourras nous appeler, Ronron.

« Ronron »... Eh ! que je déteste ce surnom que ma famille m'a supposément gentiment attribué. Une fois, j'avais oublié mon linge d'éducation physique, et mon père était monté dans l'autobus scolaire pour me le donner. Comme si je n'allais pas le reconnaître, il s'est écrié : « Ronron ! » La honte... Si j'avais pu disparaître dans le siège puis dans le plancher, je l'aurais fait. Maintenant, l'école au complet est au courant de ce gênant sobriquet.

Dans une suite de gestes hésitants, je détache ma ceinture, ouvre la portière, pose mes pieds sur le sol de gravier et me dirige à mon tour vers le coffre. J'empoigne mon sac à dos neuf et, avec beaucoup moins d'agilité que mon amie, je

l'installe sur mes épaules. Descendu de l'auto, mon père m'admire un instant, puis il me prend dans ses bras.

— Je t'aime, ma cocotte. Donne-nous des nouvelles ce soir ou demain, d'accord ?

— Oui, oui, promis, dis-je, faussement agacée. Et moi aussi, je t'aime.

— Bye, François ! Merci pour le *lift* !

Mon père envoie la main à Alexane, puis remonte dans sa familiale. Il attend que nous soyons sorties du stationnement pour redémarrer l'auto et disparaître dans l'ondée balayée par les bourrasques. Je suis mon amie, qui descend une côte d'un pas décidé. Le lac des Quatre-Collines se dessine devant nous. Bien que la journée soit grise et pluvieuse, je dois admettre que le paysage est à couper le souffle.

Une grande place asphaltée s'étend devant un bâtiment en bois du même rouge que la pancarte à l'entrée du site. D'un côté, je crois reconnaître une cafétéria et, de l'autre, une cuisine.

À travers les arbres, j'aperçois au loin d'autres constructions de taille plus modeste. Derrière le lac, s'élèvent de petites montagnes verdoyantes.

Alexane se dirige vers une bâtisse en forme de «L», baptisée tout simplement «La Réception», et me fait signe de presser le pas. Je m'exécute et y entre avec elle. J'ai beau me retrouver bien au sec, mon humeur reste morose. Et l'intérieur des lieux a tendance à accroître ce sentiment. Les murs d'un jaune pâle mal assumé et les petits rideaux carottés agrémentés de vieille dentelle qui garnissent les fenêtres ravivent presque ma nausée, qui s'était enfin calmée. Pour couronner le tout, le portrait en noir et blanc d'un homme âgé et souriant me dévisage.

Alexane s'allonge presque sur le comptoir pour voir ce qui se trame dans une petite pièce située derrière, puis elle tourne la tête afin de scruter le long couloir qui s'étire à notre droite. Soudain, un jeune homme aux cheveux bouclés, chaussé de bottes de travail, apparaît. Il a le nez collé sur un bloc-notes.

— Ah ben ! Alex Lepage ! Comment ça va ?

s'exclame-t-il en levant les yeux. Prête pour un nouvel été? Tu regrettes pas trop de plus être campeuse?

— Salut, Ludo! Pantoute! J'avais tellement hâte d'être monitrice! s'écrie-t-elle, visiblement très fière de le connaître. Je te présente mon amie Marion. Elle s'en vient travailler, elle aussi.

Moi qui croyais avoir réussi à me fondre dans le mur jaune pâle... Je sors de derrière Alexane, où je m'étais cachée, et je m'approche pour le saluer.

— Allô...

— Salut! Ben oui, Marion... Bergeron! ajoute-t-il après avoir consulté ses feuilles. Bienvenue au camp des Quatre-Collines! Je suis Ludovic Vaillancourt, un des superviseurs de l'équipe de maintenance qu'on appelle ici les Hirondelles. On va bosser ensemble!

En souriant, il me tend la main, que je serre.

— T'as toute une poigne ! remarque-t-il.

Je hoche doucement la tête, fière de cette observation. C'est mon père qui m'a appris à serrer fort, mais pas trop non plus.

— Et vois-tu quelque chose avec toute cette eau ?

Ludo pointe un index vers mon visage. Je me rends soudainement compte que mes lunettes sont couvertes de gouttelettes. La gêne m'envahit de nouveau. Je reprends vivement ma main et entreprends d'essuyer mes verres avec la manche de mon chandail. Toujours aussi fébrile, Alexane s'exclame :

— Bon, je dors où, moi ?

— Toi... toi... toi... Ton dortoir, ce sera... le Couvoir.

— Yes ! Je suis trop contente !

Au même moment, une fille entre dans la Réception et se met à crier :

— Alex !

— Noémie !

Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre en gloussant et en me bousculant au passage. Bras dessus, bras dessous, elles s'approchent du comptoir en suppliant le superviseur du regard.

— On dort ensemble ? On dort ensemble ? On dort ensemble ? demandent-elles en chœur.

— Je pense que non... les taquine Ludovic, un petit sourire en coin. Ben oui, vous êtes ensemble dans le Couvoir !

Trop excitée et sans même prendre la peine de me présenter à cette Noémie, une belle blonde encore fraîche et pimpante malgré la journée pluvieuse, Alexane quitte la Réception au pas de course.

— Bye, Marion ! On se voit au dîner !

La porte moustiquaire claque et mon amie – ma seule amie ici – s'éloigne sur la grande

place bétonnée avant de descendre la légère côte menant au lac. Tout en tentant de contenir mon désarroi, je me tourne vers Ludovic et lui demande d'une voix hésitante :

— Et moi... je dors dans quel bâtiment ?

— Laisse-moi voir... Le Hangar !

Je m'imagine aussitôt dormir dans un cabanon entre une brouette et un tracteur à gazon, avec l'odeur de gaz m'accompagnant vers le sommeil. Incapable de cacher mon dédain, je grimace.

— D'habitude, les Hironnelles dorment dans le Nichoir, mais il y a eu un dégât d'eau avant-hier et il a fallu vous relocaliser pour l'été, m'explique Ludo. Théo !

Un jeune homme à l'air guilleret vêtu d'un manteau de pluie par-dessus ses habits estivaux nous rejoint. Son crâne est rasé, et des lunettes sont posées sur le bout de son nez.